

MAN GHITE

PAR MME MARTHE BERTIN

Mais, cela, c'était le passé... et, du haut de sa vertu nouvelle, Guillaume secoue volontiers les cendres de ce passé d'hier... Depuis cela les Fougerets ont eu leur Thaumaturge, et les anciens dieux en ont été délogés ! Les Fougerets, maintenant, c'est le temple des bonnes intentions et institutions, le temple du travail, de l'ordre et de l'épargne !

Justes dieux ! si Marguerite Rouvrais était venue quelques mois plus tôt, avant que Mme Audran eût passé par là !... Mais, par bonheur, douce et rassurante pensée, c'est sous l'aile de Mme Audran qu'ils vont se rencontrer !

Ce nom seul lui rend confiance, et le voilà tout fier, prêt à souhaiter, le front haut, la bienvenue à cette visiteuse un moment redoutée...

Enfin Smoke est dételé ! Pierre a reçu la dernière dépêche ; les voyageuses arriveront le lendemain, dans l'après-midi. Il ira les prendre à la gare.

Mais, en attendant, que faire de sa matinée ?

Pierre, qui ne tient pas en place, a résolu de passer l'inspection finale des préparatifs faits à la Chanterie pour la réception de Marguerite. Ce n'est pas absolument nécessaire, Barbe-Bleue, ne tenant pas grand compte de ses conseils et observations, mais il paraît si heureux de se mêler de tout, qu'elle supporte ses allées et venues mieux qu'on n'aurait pu s'y attendre.

Qu'il fait bon, ce matin, dans le petit bois ! Marguerite aimera sa Chanterie, il en est sûr d'avance, elle aimera les Fougerets aussi. Tous les matins il ira la chercher dans la petite charrette (heureux Smoke !) pour lui faire visiter le pays... ou bien, ils se promèneront en bateau. La "Man Ghite" a été repeinte, enfin (sans accident, cette fois), et se balance sur la rivière en compagnie du skiff ! Mme Audran sera de toutes les parties, et peut-être aussi Guillaume, quoiqu'il se prétende toujours occupé maintenant.

Le vieux toit se montre là-bas sous les feuilles, et Pierre s'arrête, attendri par un souvenir ! Est-ce si loin pourtant, ce jour où la Chanterie lui est apparue d'ici, quand il s'en croyait banni à jamais ?... Que n'avait-il pas dit, alors, sans la connaître, de Mme Audran... sa Man Ghite d'aujourd'hui !

Il se revoyait, furieux d'abord, timide ensuite, n'osant plus avancer à l'idée de se trouver en face de la vieille dame ! Puis il la revit elle-même, pâle et triste dans sa longue robe noire et si tremblante devant lui. Et il s'étonnait, la connaissant si bien, maintenant, de sa frayeur, de l'émotion qu'elle avait montrée ce jour-là... Il s'en était voulu, d'abord, et pourtant ils étaient quittes... Quel battement de cœur il avait eu, lui aussi, en l'apercevant du sentier !

Il suivait depuis un instant le petit chemin au bord de la rivière, riant encore à l'idée de cette scène, dont ils avaient parlé si souvent ensemble, quand il s'arrêta tout à coup aussi effaré qu'alors :

"Qui est là, au bord de l'eau ?... Seraient-elles arrivées cette nuit ?... Ce front penché, ces mains jointes... Il s'élance en avant. Mais non, ce n'est pas Mme Audran ; ce n'est pas sa mise austère, ce n'est pas sa tête blanche !...

Sur cette tête inclinée une torsade de cheveux blonds se dore au soleil, la taille jeune et souple se redresse vivement, les yeux... Pierre connaît-il ces yeux-là ?... Ils sont tout près maintenant, un bras entoure son épaule, une voix s'élève, doucement moqueuse :

— Eh bien, Pierre ?...

— Ah !... Marguerite !... Mais... mais...

Et il s'écarte brusquement.

Elle pleure un peu, mais elle sourit, penchée sur lui comme... (devient-il fou ?) comme la première fois ! C'est...

Man Ghite, c'est vous !

— Barbe-Bleue l'a sagement dit : Pierre, ce n'est pas l'embarras ! Quand vient le bonheur, s'inquiète-t-on du chemin qu'il a pris ?

Pierre ne s'étonne de rien... Man Ghite, Mme Audran, Marguerite ne sont qu'une seule et même personne : Sa sœur !

Comment ? Pourquoi ?... Ce n'est pas difficile à expliquer, c'est encore plus facile à comprendre. Elle était trop inquiète là-bas, trop malheureuse de ne pouvoir veiller sur lui ; c'est pour cela qu'elle est venue. S'étant ligée (elle l'avoue en souriant) avec le conseil de famille tant de fois maudit de Pierre, elle en sut long bientôt—plus long qu'elle n'en voulut répéter—sur l'éducation que son frère recevait aux Fougerets, sur les dispositions qu'il montrait lui-même ; alors elle eut peur pour l'avenir.

Que faire pourtant ? Réclamer pour elle-même la tutelle de son frère, il n'y fallait pas songer ; elle était sans ressources et n'arrivait qu'à peine à gagner sa propre vie... s'interposer ouvertement entre le tuteur et le pupille, c'était impossible aussi. M. Faverge, restant le tuteur, devait rester le maître... et le maître respecté. Et, d'ailleurs, quand tout ne s'y fût pas opposé, qu'eût-elle gagné à entrer en lutte avec lui ? Pierre aimait ce tuteur à l'humeur joyeuse, aux enseignements faciles, beaucoup plus qu'il ne pouvait aimer la sœur inconnue dont la morale lui semblait si sévère et, toujours, le tuteur aurait eu l'avantage. Au surplus elle était loin, et les pauvres absents n'ont jamais raison !

Il était temps d'agir cependant ; après, il serait trop tard et, dans la situation particulière où tous trois étaient placés, elle ne pouvait se rapprocher ; sa jeunesse, plus encore que sa pauvreté, était un obstacle impossible à lever.

Impossible ?... A force d'y penser, de s'irriter contre l'obstacle, elle l'a levé pourtant !

Ce que Marguerite Rouvrais ne peut faire, une autre le fera ! Protégée par les cheveux blancs, l'air vénérable, la tenue sévère de "la vieille dame", elle viendra. De force, s'il le faut, elle entrera dans la vie de Pierre pour gagner sa confiance et son affection, et alors, tout deviendra facile !

Après... le temps arrangera tout !... La situation ne peut rester éternellement la même ; le jour viendra où le tuteur, marié, amènera Mme Faverge aux Fougerets, et Marguerite Rouvrais pourra s'y montrer ouvertement.

Qu'importe à Marguerite, d'ailleurs ? Quand toute sa jeunesse resterait ensevelie sous les cheveux blancs de la vieille dame, qu'importe ? si son but est atteint, si elle fait de Pierre, un jour, ce qu'elle veut qu'il soit !

Marguerite Rouvrais avait beaucoup d'amis ; ils s'employèrent pour lui venir en aide et lui trouver une occupation qui la laissât indépendante ; à ceux-là elle avait dit simplement qu'elle désirait rentrer en France.

Elle eut deux confidentes seulement : Son ami l'Anglaise qui, fixée à Paris depuis quelques mois, lui promit secours et protection en toute circonstance, et s'occupa pour elle de louer la Chanterie, et une ancienne domestique de sa famille, qui l'avait soignée tout enfant et lui était toujours restée attachée, la veille Constance, autrement dit Barbe-Bleue ; celle-ci, confidente à la façon des confidentes de tragédie, qui n'ont qu'à se taire, pour mieux écouter ce qu'on leur confie, et à régler leurs faits et gestes sur ceux de leur maître.

Dieu sait, pourtant, de quelle oreille la pauvre Constance écouta le beau plan qui lui fut exposé !

Il y avait du très bon, du très vrai dans tout cela, et, certes, l'enfant était en mauvaises mains et en

mauvaise voie, mais... tout de même... ce n'était pas possible pour que la pauvre chère créature se fit une vie pareille ! Et puis, saurait-elle tenir son rôle, et qu'arriverait-il le jour où tout serait découvert ? Et Constance tremblait, n'étant pas bien sûre que la police n'eût rien à voir à tout cela !

Mais la pauvre chère créature ne montrait ni crainte, ni faiblesse ; si Constance, libre maintenant, refusait de la suivre à la Chanterie, pour y partager son existence et protéger son isolement, Marguerite vivrait seule, ne pouvant confier son secret à une étrangère.

Et Constance céda ! Comme tout bon confident, elle eut des répliques fort sensées aux plus beaux mouvements d'enthousiasme de sa maîtresse, mais sans parvenir jamais à abattre sa foi en son œuvre, son espoir au succès.

Maintenant son rôle était fini : la police n'avait encore mis la main sur personne, mais la situation n'en était pas moins grave, et Barbe-Bleue restait d'avis que Mme Audran avait eu tort d'inviter chez elle Marguerite Rouvrais !

C'eût été plus sage de refuser ! Elle le répète tout bas en elle-même, n'osant pas le dire tout haut en présence de "l'Anglaise". C'eût été plus sage ! Pourquoi ne pas suivre son plan jusqu'au bout, et disparaître, le jour venu, comme elle l'avait décidé autrefois ?

Pourquoi ?... Pierre l'apprend en ce moment et l'explication lui paraît plus que suffisante.

— Sais-tu ?... murmure sa sœur dans un baiser, je devenais jalouse, à la fin, de cette Mme Audran ! Elle avait le meilleur de mon Pierre... Tu l'aimais mieux que moi, avoue-le ?

— C'est vrai, fait Pierre en souriant, je puis bien te le dire puisque... puisque c'était toi ! Aussi, je t'aime maintenant pour les deux !

Il s'arrête à la contempler... c'est si nouveau, encore, cette grande merveille... puis, avec transport : — Ah ! s'écrie-t-il, je suis content que ce soit toi et Man Ghite !

En ce moment, elle oublie tout... elle est payée de tout ! Il est bien à elle, à elle seule, et personne ne se mettra plus entre eux !...

Un nom, cependant, vint lui rappeler, tout à coup, les difficultés d'ici-bas.

— Marguerite, dit Pierre, l'examinant encore avec attention, crois-tu que Guillaume te reconnaitra ?

Il vit sa sœur rougir subitement, comme Mme Audran avait rougi quelquefois, mais aujourd'hui, n'ayant plus lieu de s'en étonner, il s'en amusa :

— Tu as peur, hein ? reprit-il en riant ; le fait est que cette supercherie...

Mais, s'interrompant aussitôt :

— Non, fit-il, ne prends pas cet air malheureux, nous y avons tant gagné tous deux qu'il ne pourra t'en vouloir ; et, d'ailleurs, vous étiez trop bons amis...

— Pour que cela puisse continuer, dit tout bas Marguerite.

Et, comme Pierre restait confondu de cette conclusion :

— Comprends-tu, mon pauvre Pierre ! reprit-elle ; ce que Mme Audran pouvait faire, à l'abri de ses cheveux blancs et de ses lunettes, Marguerite ne le peut plus ! Le monde a ses usages, et tous les traités de civilité puérile et honnête l'apprendront...

— Des grimaces ! cria Pierre violemment, tu es ma sœur...

— Mais je ne suis pas la sœur de M. Faverge !

Ce dernier argument étant indiscutable, Pierre devint très triste :

— Malheureusement ! grommela-t-il, pour toi et pour lui !

Puis s'inquiétant tout à coup :

— Alors, s'écria-t-il, tu vas partir ? Tu vas abandonner Guillaume au moment où il a besoin de toi ?

Et, comme elle ne répondait pas :

— Eh bien ! reprit-il amèrement, cela ne va pas être long... et ce n'était pas la peine de si bien commencer ! Oh ! Man Ghite, je n'aurais pas cru cela de toi !...

Man Ghite ne se défendait pas et, un moment, il crut l'avoir ébranlée. Sa joue, toujours pâle, venait